Master Negative Storage Number

OCI00088.07

Saint-Hilaire, Emile Marco de

Souvenirs de l'empire: anecdotes sur Napoléon

A Troyes
[18--?]

Reel: 88 Title: 7

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION
Master Negative Storage Number: OCI88.07

Control Number: AES-3278
OCLC Number : 31405913
Call Number : W PN970.F7 SAISx
Author : Saint-Hilaire, Emile Marco de, d. 1887.
Title : Souvenirs de l'empire : anecdotes sur Napoléon / [Emile Marco de Saint-Hilaire].
Imprint : A Troyes : Chez Baudot, [18--?]
Format : 23 p. ; 14 cm.
Note : Cover title: Le bal et l'Incendie.
Subject : Napoleon I, Emperor of the French, 1769-1821 Anecdotes.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/2-3/94
Camera Operator: RT

LE BAL et l'Incendie.

Napoléon sauve Marie-Louise des flammes. — Le roi Joseph, en voulant fuir par un escalier qui s'écroule sous ses pas, est précipité dans la fournaise. — Plus de 200 personnes sont blessées.

A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

SOUVENIRS DE L'EMPIRE.

ANECDOTES SUR NAPOLÉON.

A TROYES,
CHEZ BAUDOT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

white PN 970.F7 SAIS x

LE BAL. — L'INCENDIE.

Dans les premiers jours du mois de juin 1810, au retour d'un voyage que Napoléon et

Marie Louise avaient fait en Belgique, il y eut à Paris, à l'occasion de leur mariage qui avait été célébré deux mois auparavant, une suite de fêtes dont les plus remarquables furent sans contredit celles que la ville de Paris offrit à LL. MM. à l'Hôtel-de-Ville, et celles qu'elles acceptèrent de l'armée représentée par les maréchaux, à l'Ecole-Militaire. Malheureusement, tous ces plaisirs devaient se terminer par la plus épouvantable catastrophe.

Le prince de Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, voulant à son tour célébrer dignement le mariage de la fille de son souverain, annonça un bal à l'hôtel qu'il occupait rue de Provence, au coin de la rue du Mont-Blanc (l'ancien hôtel Monthesson). Cette fête avait été fixée au dimanche 1er juillet. Selon l'usage pour se conformer à l'étiquette, le prince, accompagné de tous les secrétaires de l'ambassade d'Autriche, était allé quelques jours auparavant à St-Cloud, en grande cérémonie, inviter l'empereur qui lui avait gracieusement répondu :

— Oui, prince, j'accepte votre invitation, désirant ainsi prouver à mon beau-père, votre souverain, l'amitié que je lui porte dans la personne de son ambassadeur, dont je fais le plus grand cas. Seulement, avait-il ajouté en souriant, je dois vous prévenir que je n'ai jamais été un beau danseur, et qu'il est défendu à l'impératrice, par ordonnance du médecin, de se livrer au plaisir du bal. (La grossesse

de Marie-Louise avait déjà été annoncée officiellement dans le *Moniteur*.) Ce sera une grande privation pour elle; mais en revanche nous nous promènerons, nous causerons.

— En ce cas, sire, je prie votre majesté de fixer elle-même le jour où mes nombreux compatriotes auront le bonheur de la voir et de la posséder.

— Hé bien! le plus tôt possible... Dimanche prochain, si cela vous arrange; ce jour-là personne n'a rien à faire. »

Le prince de Schwartzenberg avait envoyé des invitations à tout ce que Paris comptait de plus éminent dans les grand corps de l'état et parmi les étrangers de distinction qui se trouvaient à Paris. Chacun avait brigué la faveur d'être admis à une fête dont à l'avance on vantait la somptuosité, plus de 4,000 personnes de tout rang s'y rendirent avec une indicible joie.

On avait élevé dans le jardin de l'hôtel une immense salle de danse, les appartemens n'étant pas assez vastes pour contenir tous les invités. Cette salle improvisée était construite en planches, recouvertes de toiles peintes à l'huile. De riches tentures d'or et de soie décoraient l'intérieur, et des draperies de gaze brodées d'argent flottaient aux portiques extérieurs de ce temple, sur lequel brillait un large écusson d'azur aux Armes de France et d'Autriche ingénieusement mariées.

Afin d'éviter l'encombrement on avait déci-

dé que l'hôtel aurait trois entrées : la première était accessible seulement aux têtes couronnées et aux altesses impériales et royales ; les autres invités devaient entrer par la seconde, et la troisième, conduisant directement dans l'intérieur de l'hôtel, était réservée aux familiers de la maison et des gens de service. Dès le matin, toutes les mesures de sûreté avaient été prises pour faciliter la circulation et prévenir tout accident. Dans l'après-midi une compagnie de grenadiers de la vieille garde vint prendre possession de l'hôtel de l'ambassadeur, parce qu'il était d'usage, lorsque l'empereur devait honorer de sa présence un des théâtres de la capitale, ou assister à une fête, qu'il se fit précéder par un détachement de grenadiers de sa garde qui desservaient ce qu'on appelle *les postes d'honneur*. On choisissait les plus beaux hommes d'un bataillon, et de préférence ceux qui étaient décorés. Cette fois l'empereur l'avait expressément recommandé, comme s'il eût mis un malicieux amour-propre à montrer aux militaires de toutes les nations de l'Europe qui ne pouvaient manquer de se trouver à cette fête, un échantillon des soldats qui les avaient vaincus tant de fois.

« Rapp, avait-il dit à l'aide-de-camp de service, n'oublie pas de donner l'ordre au major-général de la garde de fournir aujourd'hui un poste chez l'ambassadeur d'Autriche, une compagnie entière, entends-tu ? Il n'y a pas de mal que les *autres* voient que mes vieilles

moustaches ont encore bon pied, bon œil; et, ajouta-t-il gaiment en frappant sur l'épaule de son aide-camp, qu'ils sont toujours solides au poste. »

La fête fut précédée d'un grand dîner diplomatique auquel tous les ministres français et les ambassadeurs des puissances étrangères avaient été invités.

L'ancien hôtel Monthesson et ses dépendances brillèrent bien avant la nuit. Sur les neuf heures du soir, l'affluence était devenue tout à coup si considérable et on avançait avec tant de difficulté, que beaucoup de hauts personnages descendirent de voiture dans les environs, et au risque de se faire écraser par les équipages qui se pressaient, achevèrent leur course à pied.

Déjà nombre de rois et d'altesses impériales et royales s'étaient présentés à l'entrée principale de l'hôtel, et les factionnaires les avaient laissé passer en présentant les armes, grâce à la précaution que prenaient leurs laquais de jeter leur nom comme à la cantonade. Le roi de Saxe se présente à son tour. Un de ses valets de pied le nomme. Mais un des grognards de faction ne pouvant croire à la réalité de tant de rois et de princes, et s'imaginant enfin qu'on se joue de lui pour éluder sa consigne, s'écrie d'une voix formidable:

« Halte là! le bourgeois n'entre pas par ici! »

Le cocher qui connaît les usages, veut pas-

ser outre; le factionnaire croise brusquement la baïonnette devant ses chevaux en ajoutant :

« Encore un roi !... ce n'est pas possible, on me fait la queue ! En voilà plus de trente que je compte ! Assez de rois comme cela ! Allons ! arrière !...

— Mais grenadier, lui crie le cocher qui avait arrêté court ses chevaux, c'est S. M. le roi de Saxe que je mène.

— C'est une *blague !* il ne passera pas. Libre à votre monarque d'aller prendre la file comme les simples particuliers qui ne sont pas couronnés. »

Durant ce colloque le roi avait mis la tête à la portière. Quelques personnes le reconnurent alors et essayèrent de faire entendre raison au grognard ; mais ce dernier avait mis tranquillement l'arme au bras et s'était contenté de leur répondre avec un froid laconisme :

« C'est la consigne. »

Les valets de pied du roi vinrent à leur tour témoigner de l'identité de la personne de leur maître ; mais le grognard resta inflexible :

« Quand ce serait le roi des Maroquins ou de n'importe quoi, leur dit-il, il ne passera pas ! Tout ça c'est des monarques de contrebande. Et d'ailleurs je n'en connais qu'un : c'est l'empereur Napoléon et son auguste épouse, la fille à François. Quand il se présentera, lui ou tous les deux ensemble, je les laisserai entrer ; mais quant au reste, bien fâché de la peine ! ni vu ni connu ! Allons, au large. »

Et le grognard croisa de nouveau la baïonnette sur le groupe qui l'entourait et qui recula prudemment.

Au dire de ceux qui ont assisté à cette fête, on aurait cru en entrant dans la salle du bal assister à l'une des fêtes dont nous parlent les contes de fées. C'étaient des fleurs avec leurs parfums enivrans, c'était une musique délicieuse, c'étaient surtout des femme; ravissantes de jeunesse et de beauté ; tout cela éclairé par des milliers de giraudoles dont le cristal réfletait tous les feux du prisme.

A dix heures le bruit des tambours et des fanfares annonça la présence de l'empereur et de l'impératrice ; LL. MM. arrivaient de Saint-Cloud. L'ambassadeur se mit en marche, accompagné de toute la famille des Schwartzemberg et d'un grand nombre d'Autrichiens de distinction parmi lesquels se faisaient remarquer M. de Metternich par l'énorme quantité de décorations dont il avait déjà la poitrine bariolée. Ce cortège alla au-devant des augustes invités et leur adressa les complimens d'usage. Napoléon donna le bras à Marie Louise et traversa assez rapidement les appartemens et le jardin, sans donner beaucoup d'attention aux ingénieuses surprises et aux flatteuses allégories qu'on avait accumulées sur son passage. Lorsqu'il fut entré dans la salle de bal, on fut frappé de la gaité de son visage. Il avait quitté l'impératrice et l'avait laissée, avec ses dames et le prince de Schwartzemberg,

pour commencer ce qu'il appellait sa tournée. Le bras familièrement passé sous celui du roi de Saxe qu'il venait de rencontrer et qui sans doute lui racontait, comme il l'avait dit à tout le monde, la plaisante algarade que lui avait faite la sentinelle à son arrivée ; il se montra partout, parla à tout le monde et accorda avec une bienveillance charmante toutes les faveurs qui lui furent demandées. Il grondait doucement ceux des jeunes invités qui ne dansaient pas.

La gavotte et les *ronds de ronchats* commençaient à ennuyer un peu l'empereur. Il sortit de la salle de bal pour se rendre dans le jardin.

En effet, la chaleur était excessive. Les danses n'en continuaient pas moins ; mais on avait ouvert toutes les fenêtres de la salle de bal, et beaucoup de personnes, les femmes surtout avaient suivi l'empereur dans le jardin pour le voir plus facilement et pour respirer plus à leur aise.

Il était alors minuit. Un vent léger, qui s'éleva tout à coup, vint agiter les draperies extérieures. Un rideau de gaze, flottant au gré de ce courant d'air s'engagea dans une girandole de bougies et s'enflamma. Un aide-de-camp du prince Berthier accourt, s'élance, atteint la draperie, l'attire à lui pour l'arracher, mais elle se déchire par la moitié ; une partie reste dans ses mains, tandis que l'autre va communiquer le feu à deux autres draperies. La flam-

me se propage avec rapidité le long des guirlandes de fleurs artificielles. Le comte Dumanoir, M. Trobriant, le comte de San Miguel, beaucoup d'autres personnes essayent vainement d'éteindre le feu; il gagne les plafonds de papier, et en quelques secondes, l'incendie, comme une longue traînée d'artifice, s'empare de toute la salle. Bientôt au silence d'un premier moment de stupeur succède le cri terrible : le feu !.... le feu ! et la foule se précipite en désordre de la salle de bal dans le jardin, et se réfugie dans les appartemens de l'hôtel. A ces clameurs sinistres, la terreur devient générale; on ne songe qu'à soi et à ceux qu'on aime : on veut fuir, on se heurte, on s'entasse, et les flammes continuent leurs progrès.

Quoique séparée de l'empereur, Marie-Louise eût pu se sauver facilement ; mais par une sorte d'héroïsme dont cette princesse n'a donné en sa vie que cette seule preuve, elle se dirigea tranquillement vers le trône qui avait été disposé pour Napoléon et pour elle, y monta et attendit avec une dignité imposante que l'empereur vînt lui-même la chercher.

Dès le commencement de l'incendie, les officiers de la maison de LL. MM. s'étaient mis à la recherche de l'empereur dans le jardin. Ils l'avaient enfin trouvé dans un bosquet écarté, occupé à jouer avec des petits enfans qu'il faisait danser en rond autour de lui. Il donna aussitôt l'ordre de faire avancer sa

voiture,

« Messieurs, venez avec moi, ajouta-t-il. »

Et à ces mots, il se dirige précipitamment vers la salle de bal, agité par l'appréhension secrète que tout cela n'est peut-être qu'un attentat dirigé contre sa personne. Quelques-uns de ses officiers, craignant pour l'empereur une embûche, une trahison, se pressent autour de lui, la main sur la garde de leur épée. Heureusement qu'il n'était rien de tout cela. Napoléon s'élance dans la salle de bal en exhortant la foule qui s'y trouve à agir avec prudence et générosité. Il escalade les degrés du trône, enlève l'impératrice dans ses bras, en lui disant à demi voix :

« Louise, je t'en prie, viens vite, car ceci devient sérieux. »

Et toujours entouré de ceux qui ne l'ont pas quitté un instant, il parvient à arracher sa femme à une mort qui eût été certaine, s'il eût tardé quelques minutes de plus à l'entraîner dans le jardin.

« La voiture est-elle arrivée, demanda-t-il alors.

— Oui, sire, lui répond un de ses écuyers, elle est devant la petite porte qui est à l'extrémité du jardin.

— Monsieur, ce n'est pas là l'ordre que j'avais donné; faites-la conduire devant la grande porte de l'hôtel, c'est par où je suis entré ici, c'est en présence de tous ceux qui s'y trouvent que je veux en sortir avec l'impératrice. Hâtez-

vous. »

Quand la voiture eut pu percer la foule compacte de laquais, de soldats, d'officiers de police et de curieux qui encombraient les abords de l'hôtel, il partit, en disant à un de ses aides-de-camp :

« Restez ici, pour voir ce qui se passe ; je vais revenir, mais n'en dites rien. »

Arrivé sur la place Louis XV, il fit arrêter la voiture et dit à sa femme :

« Ne te tourmente pas, ma pauvre Louise, je reviendrai bientôt ; mais tu sens que dans une circonstance si critique, il faut qu'on me voie chez l'ambassadeur de ton père. Allons, adieu, et tranquillise-toi. »

Napoléon descend de voiture, donne l'ordre au premier écuyer de reconduire l'impératrice à Saint-Cloud, entre aux Tuileries, demande ses chevaux à l'instant même, remplace sa fine chaussure par des bottes à l'écuyère, endosse sa redingotte grise, et accompagné seulement d'un écuyer, revient en toute hâte sur le lieu de l'incendie pour diriger les secours. Cette fois il rentre chez le prince de Schwartzemberg par la petite porte du jardin.

La présence inattendue de l'empereur, revêtu de son costume populaire, à la lueur des décombres embrasés, dont la teinte livide éclairait sa figure ordinairement si pâle, mais calme dans le danger, produisit sur la foule un effet électrique : ce fut comme une fantastique apparition.

Pendant la courte absence de l'empereur, l'incendie avait fait d'immenses progrès dans l'hôtel de l'ambassadeur. Une demi-heure avait suffi pour consumer entièrement les frêles constructions de la salle provisoire du bal. Quelques minutes après l'arrivée des pompiers, la toiture d'une partie de cette salle s'écroulait avec fracas, au milieu d'imprécations et de cris de douleur et d'épouvante.

La présence du chef de l'état avait d'abord contenu la foule; mais pendant son absence, elle s'était ruée sur un seul point, ce qui rendait son écoulement presque impossible. Le parquet de l'un des salons ne pouvant résister à un poids si considérable, auquel se joignit un trépignement de pieds continuel, vint à craquer dans plusieurs endroits et s'entr'ouvrit. De nouvelles victimes furent bientôt dévorées par les flammes qui les enveloppèrent.

D'autres scènes non moins sinistres se passaient dans le jardin. La mère appelait sa fille; les femmes leurs maris; les sœurs leurs frères. Tout à coup, au milieu des débris fumans, on vit s'élancer une femme, jeune et belle, couverte de diamans, poussant des cris inarticulés; c'était la princesse de Schwartzemberg, belle-sœur de l'ambassadeur. La malheureuse mère allait chercher au milieu des flammes ses enfans, qui, à son insu, étaient restés dans le jardin à l'abri de tout danger. Comme elle rentrait dans cette fournaise, un lustre lui tomba sur la tête et lui fracassa le crâne. On

ne la vit plus reparaître. Le prince Eugène avait eu le bonheur de remarquer une petite porte dérobée, pratiquée derrière le trône de LL. MM. pour faciliter le service des rafraîchissemens. Ce fut par ce dégagement qu'il sortit avec la vice-reine.

La reine de Naples étant tombée, fut quelque temps foulée aux pieds, et ne fut redevable de son salut qu'au grand duc de Wurtzbourg, qui lui fit un rempart de son corps.

La reine de Westphalie dut à son époux, comme la princesse Auguste, d'être arrachée à une mort certaine. Le roi Joseph, frère de l'empereur, portant dans ses bras sa femme évanouie, s'élança sur les degrés déjà embrasés. L'escalier s'écroula sous lui. Le prince Kourakin et une foule d'autres personnes furent précipités en même temps. Beaucoup de dames furent atteintes par le feu dans leurs vêtemens de gaze et blessées mortellement; tandis que d'autres couraient çà et là dans le jardin comme frappées de vertige. L'une de ces dernières fut trouvée à cheval sur le chaperon du mur qui séparait le jardin de la rue, n'osant descendre d'un côté ni de l'autre, et ne pouvant expliquer comment elle s'était trouvée ainsi portée.

Mais enfin lorsque l'empereur reparut, l'ordre se rétablit peu à peu, et chacun reprit courage. Des renforts de troupes de la garde arrivèrent successivement; Napoléon leur indiqua les postes qu'ils devaient occuper. Le

général Hullin, commandant la place de Paris, et le préfet de la Seine accoururent auprès de lui et lui firent un rapport où il fut question du préfet de police et du colonel des pompiers, lesquels, dans cette circonstance, n'avaient point apporté, disait-on, toute l'activité qu'on était en droit d'attendre d'eux.

« Je sais, je sais, disait l'empereur d'un ton courroucé; mais ce n'est ici ni le lieu ni le moment de faire de la morale. Demain je leur *laverai la tête à tous* comme ils le méritent. »

Cependant les flammes venaient d'entamer les bâtimens de l'hôtel. Il s'agissait d'empêcher que ce nouvel incendie se propageât. Napoléon organisa sur-le-champ une *chaîne*. Les grenadiers s'alignèrent à cet effet sur deux rangs. Napoléon se plaça parmi eux et prit part à la manœuvre des seaux. Cet exemple produisit l'effet qu'il en attendait. En un instant tous les grands personnages présens, qui, jusqu'alors, s'étaient bornés à donner des conseils, rois, princes, ducs, barons, français et étrangers, tous mirent habits bas, retroussèrent leurs manches de chemise et se joignirent à la chaîne, qui se prolongeait jusque dans la cour de l'hôtel de M. Regnault de Saint-Jean-d'Angely, situé en face de celui de l'ambassadeur, de l'autre côté de la rue de Provence, où un service de tonneaux avait été organisé. Or, dans un de ses mouvemens, le jet d'une pompe atteignit l'empereur au mi-

lieu de la poitrine et le renversa dans le mélange de boue et de cendres fumantes où il stationnait.

« Ce n'est rien, dit-il en se relevant avec agilité, à ceux qui s'empressaient autour de lui : j'en ai vu bien d'autres ! »

Or, malgré toute l'activité que sa présence avait imprimée aux secours, les flammes continuaient de faire des progrès ; on ne devait plus espérer de rien sauver, lorsque heureusement un orage, qui couvait dans le ciel depuis la veille, éclata tout à coup, comme un puissant auxiliaire sur cette vaste fournaise. La pluie qui tomba longtemps par torrens, fit plus que tout le reste pour étouffer complètement l'incendie. Napoléon ne se retira qu'à quatre heures du matin, lorsqu'il se fut assuré que le dernier tison était éteint.

La foule des étrangers qui n'avait point quitté l'hôtel de l'ambassadeur, s'écoula peu à peu après lui, et bientôt il ne resta plus, sur ces ruines fumantes, que des soldats et quelques fonctionnaires, chargés de maintenir l'ordre et de faire procéder aux recherches. On ne saurait dire la quantité d'objets précieux, de décorations de tous les ordres de l'Europe, de montres, de tabatières d'or, de bijoux, de diamans, qu'on retrouva dans les décombres. D'après les ordres de l'empereur, les soldats de la garde furent chargés des fouilles, et tous les objets retrouvés furent fidèlement déposés par eux entre les mains du duc de Rovigo. Ce

ministre de la police avait fait entourer l'hôtel d'un cordon de troupes et donné la consigne de laisser sortir du cercle tous ceux qui le voudraient, mais de n'y laisser entrer aucune personne inconnue. Cette mesure était sage, car dès le commencement de l'incendie, un grand nombre d'adroits filous s'étaient introduits chez l'ambassadeur, et sous le prétexte de porter des secours, avaient fait main basse sur tout ce qu'ils avaient trouvé à leur convenance. Ce fut ainsi que le prince Kourakin ambassadeur de Russie, fut porté, évanoui, par ces industriels, dans une arrière-cour de l'hôtel, et que là, tandis que les uns éteignaient avec l'eau du ruisseau le feu qui s'était attaché à ses vêtemens, les autres enlevaient ses boutons, ses épaulettes, ses ordres en brillans. On dit que ce prince avait sur lui pour plus de 800,000 fr. de diamans qu'on lui vola de cette façon.

Quand l'orage eut entièrement cessé et que les personnes blessées (plus de deux cents l'étaient très grièvement) eurent été transportées chez elles, en un mot lorsqu'il n'y eut plus rien à craindre, la garde impériale, qui avait fait preuve de tant de zèle, prit enfin un peu de repos. Quelques grenadiers se réunirent dans un des vestibules de l'hôtel dont les murs avaient été noircis et lézardés par l'action du feu. Certes jamais vins plus exquis et chair plus délicate n'avaient été distribués à ces braves. Les rafraîchissemens et les comes-

tibles disposés pour la fête dans les caves de l'hôtel étaient les seules choses qu'eût épargnées la flamme. Les fatigues de la nuit ne devaient pas peu contribuer à leur faire faire bon accueil. Tout en devisant à leur manière sur les déplorables incidens dont ils avaient été témoins, les grognards dévoraient donc les galantines de volaille, les suprêmes à la financière, les gelées au marasquin, etc.

« Je voudrais bien connaître, disait un jeune grenadier, la bouche pleine de massepain à la vanille, le facétieux pompier qui s'est amusé à *seringuer* le petit caporal au milieu de l'estomac. Ce pékin-là ! je me donnerais volontiers le plaisir de le faire passer, à sec, par le robinet de sa pompe, pour lui apprendre à badiner devant ses chefs avec des armes à feu.

— Laisse-donc ! lui répondit un camarade qui achevait d'avaler sa huitième glace framboisée ; il ne l'a pas fait exprès. Est-ce qu'il l'aurait osé ?... N'est-ce pas, caporal Ploquet, que ce n'est pas de sa faute à cet infirme de pompier.

« Hein ! » fit le caporal Ploquet, qui fumait tranquillement sa pipe, enfoncé jusqu'aux épaules dans un édredon de satin cramoisi à franges d'or, sur lequel il s'était assis les jambes croisées à la manière des Turcs. « Qu'est-ce qui parle ?

— Quand le petit caporal est tombé là-bas, reprit le camarade.

— Ah oui ! contre cette petite *estatue* de Cupidon qui n'a plus qu'un bras ; je sais, je sais. Eh bien ! je n'y étais pas : j'étais en train, avec le Mâconnais, de tirer par les jambes une princesse batave qui s'était incrustée sous une masse de banquettes, et qui flambait avec ; n'est-ce pas Mâconnais ?

— Laisse-le donc dormir, caporal Ploquet, dit un autre ; le Maconnais est malade ; il a trop mangé hier au soir après sa faction.

— De quoi, de quoi ! » s'écria alors un vieux soldat dont les moustaches étaient entièrement brûlées et qui s'était étendu par terre la tête appuyée sur le coffre brisé d'un nécessaire en bois des Iles.

« Vous êtes un peu malade, n'est-ce pas ? lui dit-on.

— C'est vrai que je suis indisposé. C'est cette drogue dont m'a fait manger un grand flandrin en culotte jaune, avec son sac de taffetas noir derrière la tête. Il me demanda ce que je voulais. Histoire de casser une croûte, je lui répondis : du vin à vingt, et n'importe quoi de ce qu'il y aura à la cuisine. Cet esclave m'apporte une espèce d'oie, plus grosse que mon bonnet à poil, et bourrée en dedans de petites pommes de terre noires, dures et biscornues, qui avait un goût de moisi, que cinq cent millions de diables en auraient pris les armes, et il me dit en allemand : « Voilà ! c'est ce que nous avons de plus excellent. »

— Mâconnais, vous n'êtes encore qu'un

conscrit, reprit le caporal Ploquet, d'un ton de suffisance ; c'était des *truffes*, tout ce qu'il y a de plus cher au monde. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les grosseurs. Moi qui vous parle, j'en ai mangé des boisseaux à Berlin, l'année dernière, chez une vieille Berlingeoise, riche comme une Crésus, où je faisais des mirotons dans ses marmites d'argent, et où je buvais plusieurs gouttes tous les matins, dans de grands verres de diamans. Mâconnais, vous n'avez jamais fréquenté la bonne société. Vous ne connaissez pas ce qui est bon. Les truffes ! mais il n'y a que les maréchaux de l'empire qui ont le droit d'en manger en fricassée.

— C'est possible, répondit le Mâconnais en faisant la grimace, mais j'aime mieux les haricots rouges de l'ordinaire. »

A ces mots, le caporal Ploquet lança au Mâconnais un regard de pitié, tout en bourrant sa pipe qu'il avait achevé de fumer.

Un roulement de tambour mit fin à cette conversation. La garde impériale se rassembla dans la cour de l'hôtel, et après avoir été relevée par la garde de Paris, elle retourna à son quartier de l'Ecole Militaire.

Dans cette déplorable circonstance les pompiers étaient arrivés trop tard, et leurs pompes étaient en si mauvais état, qu'il leur avait fallu plus d'un quart-d'heure de dispositions avant de pouvoir les faire agir avec efficacité.

L'empereur, qui sut toutes ces particulari-

tés, vraies ou fausses, fit appeler le colonel des pompiers le lendemain à Saint-Cloud et le destitua. Quant au préfet de police qu'il manda de même, il lui reprocha très vivement son peu de prévoyance, et il ajouta :

« Monsieur, je vous remplacerai dès que j'aurai trouvé un homme sur lequel je puisse compter ; retirez-vous. »

Les accidens causés par l'incendie étaient innombrables. Parmi ceux qui en souffrirent le plus, on signala le prince Kourakin, sur le corps duquel la foule avait passé. Pendant trois mois il fut obligé de garder le lit. Plus de trente personnes avaient trouvé la mort dans cette funeste soirée. Plusieurs femmes s'étaient noyées dans un petit bassin fort peu profond, situé au milieu du jardin, soit qu'elles y fussent tombées évanouïes, soit qu'elles s'y fussent précipitées elles-mêmes pour éteindre la flamme qui s'attachait à leurs vêtemens.

La malheureuse princesse de Schwartzemberg ne fut retrouvée que le matin, dans le cratère refroidi de la salle de bal : ce n'était plus qu'un cadavre informe, rétréci et carbonisé. On ne la reconnut qu'à une chaînette d'or, passée autour de son cou et à laquelle étaient attachés plusieurs petits cœurs en pierres précieuses, formant un mot cabalistique, comme c'était alors la mode d'en porter.

Le souvenir de cette catastrophe poursuivit longtemps l'empereur lui-même. Il en parlait à tout propos. Son imagination avait été frap-

pée, et, comme il était un peu fataliste, il se persuada que cet incendie et que ce violent orage étaient un avertissement providentiel, et que, tôt ou tard, il fallait un holocauste au destin.

ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

TROYES. — IMPRIMERIE DE BAUDOT.

On trouve aussi à la Librairie de BAUDOT :

Amours de Lucas.
Art de tirer les cartes.
Arythmétique (petite).
Aventures de Roquelaure.
Belle aux cheveux d'or.
*B*elle-Etoile.
Belle Hélène.
Bergère des Alpes.
Bonne petite souris.
*B*ouquets poissards.
Brave Toulousain.
Carpillon (princesse).
Cartouche.
Catéchisme des gr. filles.
Catéchisme poissard.
Chansonnier des buveurs.
Chausonnier national.
Chatte blanche.
Conquêtes de Charlemag.
8 contes des fees. (8 fig.)
Conteur amusant.
Contrat de mariage.
Ecole des Pères.
Etrennes aux riboteurs.
Explication des songes.
Fables d'Ésope. (100 fig.)
Fantôme et le Fermier.
Fée Anguillette.
Fille du capitaine autrich.
Gallien restauré.
Gratelard.
Gringalet et Verboquet.
Histoire des 40 voleurs.
Huon de Bordeaux.
Jardin d'amour.
Jargon de l'argot.
Jean de Calais.
Jean de Paris.
Juif errant.
Lampe merveilleuse.
Laurette.
Magie naturelle.
Méchanceté des filles.
Minet blen et Louvette.
Miroir des femmes.
Miroir du pécheur.
Misere des domestiques.
Nain jaune.
Napoléon au camp de boulogne, première partie.
id. seconde partie.
Napoléon. Bal, Incendie.
OEufs de Pâques.
OEuvres badines de Piron
Oiseau bleu.
Oranger et l'Abeille.
Parfait amour.
Passage du Niémen.
Petit Carnaval et poupée.
Petit Escamoteur.
Petit vaudevilliste.
Pierre de Provence.
Pigeon et la Colombe.
Pipe cassée.
Porteur d'eau espagnol.
Promenade à la guinguette
Quarante Voleurs.
Rameau d'or.
Recueil de Complimens.
Roi magicien.
Revue de Napoléon.
Secrétaire français.
Secrétaire des dames.
Secrets du petit Albert.
Sermon de Bacchus.
Sermon des Cocus.
Serpentin vert.
35 fig. Tableaux de la messe.
Veillées du village.
Vie de Napoléon.